

Les année 1950 La jeunesse en transit

Madeleine Gauthier

Numéro 84, hiver 2006

Au seuil de la Révolution tranquille : les années 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, M. (2006). Les année 1950 : la jeunesse en transit. *Cap-aux-Diamants*, (84), 10–15.

LES ANNÉES 1950

LA JEUNESSE EN TRANSIT

PAR MADELEINE GAUTHIER

On associe la montée de la jeunesse, en particulier à travers le mouvement étudiant, aux années 1960. C'est faire fi de ce qui a préparé cette affirmation de la jeunesse dans l'après-guerre, ne serait-ce que la proportion de jeunes dans la population. Au recensement de 1961, plus de 44 % de la population du Québec avait 19 ans ou moins. Cette forte présence de la jeunesse n'était pas sans appeler un changement dans la structuration de la société, en particulier de ses institutions (le système d'éducation, la famille et l'emploi) et de sa culture où se mettent en place les moyens qui favoriseront l'effervescence de la décennie suivante.

DE JEUNES RURAUX À JEUNES URBAINS

Même si, d'un point de vue démographique, la population québécoise avait basculé de rurale à urbaine depuis longtemps comme le révélait déjà le recensement du Canada de 1921, elle conservait encore des structures qui avaient peu évolué, en particulier dans des secteurs qui affectaient plus particulière-

ment la jeunesse comme l'éducation et l'aide aux jeunes dans le besoin.

Ce qu'on a nommé «l'exode rural» a particulièrement marqué la fin de cette décennie. De 1956 à 1961, le Québec a perdu 23 % de sa population agricole. L'ensemble de la population rurale a baissé de 10 % entre les deux recensements. Les grandes villes exerçaient un fort effet d'attraction sur les jeunes. Ces derniers n'ont pas quitté la province comme à d'autres époques, mais sont allés grossir les grandes villes, Montréal principalement. Les observateurs expliquent cet exode par la baisse du revenu net des agriculteurs, la montée du prix des biens de consommation et l'effet des moyens de communication sur la mobilité géographique par la capacité d'achat d'automobile, l'amélioration du système routier et la stimulation des médias d'information. Les immigrants, de souche italienne pour plusieurs, s'ajoutaient à la population de Montréal pour grossir celle de langue anglaise. Du point de vue démographique, le Québec était, à tous points de vue, en pleine ébullition.

Famille d'agriculteurs.
Photo. Office de
publicité, 1954. (Collection
Yves Beaugard).



Les années 1950 commençaient en effet à récolter, sinon à annoncer, ce que portaient en germe certaines mesures sociales qui ont suivi la grande Crise des années 1930 et la période de prospérité économique de la guerre et de l'immédiat après-guerre. L'État providence se construisait progressivement depuis l'adoption de la loi de l'assurance-chômage en 1940 et celle des allocations familiales en 1945. Québec adhérera à l'assistance-chômage, préfigurant l'aide sociale, en 1959. Avant 1960, seulement les indigents recevaient une aide des municipalités. La nécessité de réformer l'éducation, dont l'écart entre les Canadiens français et les Canadiens anglais était flagrant, s'exprimait déjà dans des rapports de commissions d'enquête et des réformes touchant plusieurs secteurs de l'enseignement.

DES ÉCOLES DE RANG À LA CENTRALISATION SCOLAIRE

Au début de la décennie et en dépit d'un fort mouvement d'urbanisation, le système d'éducation était encore fortement calqué sur le milieu rural. En juillet 1951, il existait, au Québec, 6 123 écoles d'une classe (donc à divisions multiples) sur un total de 8 786 écoles (Annexe 4 du rapport de la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, 1955). Au cours de cette même décennie, la centralisation scolaire, accompagnée du transport scolaire, tentera de corriger cette situation et constituera une première étape de la réforme en profondeur que connaîtra le système durant la décennie suivante.

La scolarisation n'était obligatoire que depuis 1943 et jusqu'à quinze ans. Une très faible portion de la jeunesse accédait aux études supérieures. En 1953-1954, seulement 7 500 étudiants fréquentaient les universités francophones au cours régulier et, sur ce, 15 % de filles. En 1955-1956, le cours classique, qui recevait les jeunes de 13 à 20 ans, comptait 6,94 % de la population des garçons de cet âge et 0,82 % des filles. Les finissants des collèges classiques se destinaient à la théologie (14,5 %), aux sciences médicales (17,4 %), aux sciences et génie (31,1 %), au droit (8,8 %), au commerce (14,8 %), à la philosophie et sciences sociales (1,0 %), aux beaux-arts (2,8 %), aux lettres (7,5 %) et autres (recensement de 1951). Le fort engouement, au cours de cette période, pour les études en sciences et, de manière plus modérée, en commerce, s'explique par l'accès accordé aux finissants de l'école supérieure (12^e année scientifique) à ces facultés.

Vers la fin de la décennie, d'autres secteurs de spécialisation prendront leur essor et susciteront un fort engouement auprès des jeu-



nes, en particulier les sciences sociales sous l'impulsion de la faculté des sciences sociales de l'Université Laval et de son doyen, le père Georges-Henri Lévesque, célèbre pour ses affrontements avec le premier ministre Maurice Duplessis. Une autre université s'est ajoutée aux universités francophones déjà existantes, l'Université de Sherbrooke qui ne comptait alors que quelques facultés (1954).

Un courant en faveur des études techniques et de métier se dessinait à la suite de la parution du rapport Tremblay, *Contribution à l'étude des problèmes et des besoins de l'enseignement dans la province de Québec* (1955), dans la foulée de la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels de 1952. En 1951-1952, seulement 2,7 % des garçons de 14 à 20 ans fréquentaient les écoles techniques et de métier. À la fin de la décennie, le taux était de 4,0 % alors que 41,1 % se rendaient de la 8^e à la 12^e année.

Comme les jeunes femmes étaient très peu nombreuses à faire des études classiques, leur présence à l'université s'en ressentait. Ce qui ne signifie pas qu'elles ne poursuivaient pas d'études spécialisées ou supérieures. Le cantonnement des femmes dans les professions «dites» féminines a trouvé son apogée au cours de ces années. L'année 1951 marque la fondation des instituts familiaux dont l'objectif était de former de bonnes épouses, mères et ménagères. Ce cours offrait aussi la possibilité d'enseigner les arts ménagers. À la fin de la décennie (statistiques de 1960), le Québec comptait 65 écoles normales dirigées par des religieuses (affiliées aux universités en 1953 pour l'octroi du baccalauréat

École de rang à Saint-Henri.
Photo. Office du film du Québec; Omer Beaudoin, 1952. (Archives nationales du Québec à Québec).



Portrait de Florette Bélisle (31 ans) et Gaston Beaugard (29 ans), mariés le 21 juin 1951 à Saint-Guillaume d'Upton. (Collection Yves Beaugard).

en pédagogie aux finissants du Brevet A : 15 ans d'études), 46 instituts familiaux, 23 écoles d'infirmières, 50 écoles où on dispensait les premières années du cours classique, soit le cours latin-sciences, et 18 écoles, le cours classique de second degré (Micheline Dumont et M.-P. Malouin, 1983).

DE L'AMOUR SOUS L'ŒIL DE DIEU À LA RÉVOLUTION SEXUELLE

Au début de la décennie, le départ du foyer familial s'effectuait relativement tôt chez les hommes et chez les femmes, mais beaucoup plus tôt pour les femmes vers la fin. Ainsi, à l'âge de 25 ans, entre 1951 et 1955, 82 % des jeunes hommes et 83 % des jeunes femmes étaient déjà partis, 74 % et 87 % respectivement entre 1956 et 1960, modèle qui subsiste encore aujourd'hui, mais avec encore plus de retard (Évelyne Lapierre-Adamcyk, 1995). Une grande partie des jeunes de cette décennie, à tout le moins ceux qui ont vécu leur adolescence pendant la décennie de 1950, appartenaient à la première vague du baby-boom.

Les jeunes partaient-ils pour se marier comme cela a longtemps été le modèle, en particulier pour les jeunes filles? La moyenne d'âge au mariage était assez élevée au début de la décennie, moins vers la fin. La moyenne d'âge à la première maternité se situait autour de 22,6 ans. En 1951-1952, le taux de fécondité a été le plus élevé depuis 1931. Il descendra progressivement par la suite. Une méthode de contraception est devenue à la mode, la méthode Ogino-Knauss. Elle répondait aux normes morales de l'époque parce qu'elle préconisait l'abstinence pendant la période de fécondité de la femme. Mais son taux de succès se mesurait à sa fiabilité, c'est-à-dire à la possibilité de bien connaître cette période où la femme pouvait devenir enceinte.

Cette méthode, qui en fait sourire plusieurs aujourd'hui, a pourtant contribué à dissocier la sexualité de la fécondité par une voie «permise» par la religion et a préparé la venue de la contraception chimique. Les mœurs sexuelles s'en trouvèrent transformées. Que de propos et d'écrits sur les fréquentations entre jeunes hommes et jeunes femmes laissent deviner les préoccupations à ce sujet. Il suffit de se rappeler l'émission radiophonique du père Marcel-Marie Desmarais sur *L'amour à l'âge atomique*, les conférences radiophoniques intitulées *De l'adolescence à la maturité, 12 à 20 ans* de la psychologue Thérèse Gouin-Décarie, professeure à l'Université de Montréal. Une multitude de volumes aux titres évocateurs étaient en circulation : *L'âme de l'adolescent* de Pierre Mendousse (1954), *Toi qui deviens homme* de Jean le Presbyte (1953), *Elle et toi, jeune homme*, du jésuite Léopold Honoré (1956).

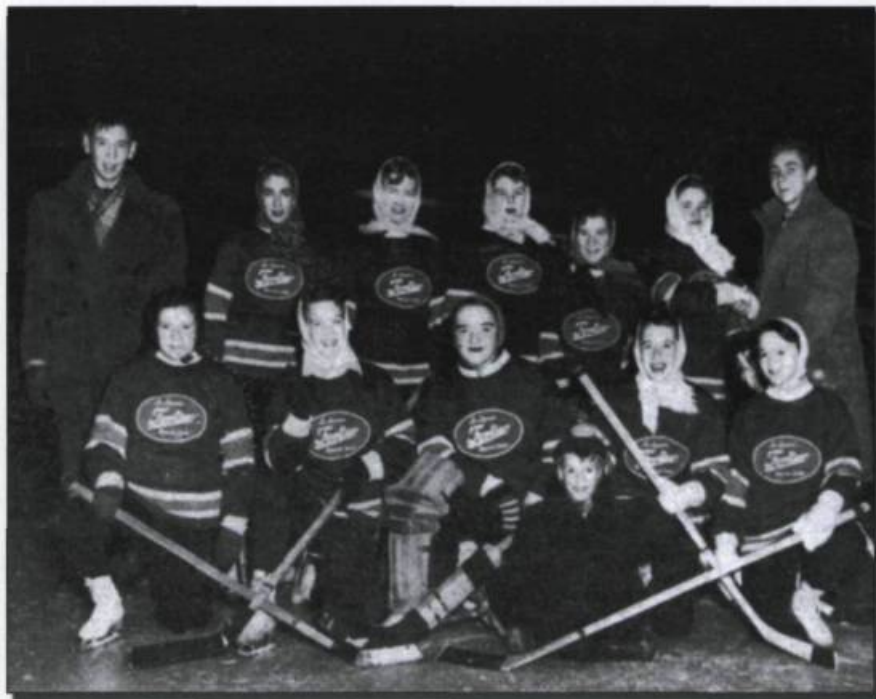
Roch Hurtubise, qui a étudié les transformations de l'amour à travers la correspondance, montre le changement profond qui s'est effectué au cours de cette période où l'amour est passé d'un rapport étroit à la famille et à la parenté, au tournant du XX^e siècle, à l'amour en lien avec le bonheur individuel au cours des années 1945 à 1965 (thèse de doctorat, 1989).

DU PLEIN EMPLOI À LA CRISE ÉCONOMIQUE DE 1957

Au recensement de 1951, 20 % des garçons et 25 % des filles de 14 et 15 ans travaillaient à plein temps au Québec. Et cela ne tient pas compte de la main-d'œuvre familiale non rémunérée encore importante en milieu rural. À ce moment, les jeunes comme les aînés jouissaient de la prospérité économique de la guerre et de l'après-guerre. L'année 1951 apparaît comme le sommet de ce cycle écono-

mique. Le seuil théorique du plein emploi s'y serait maintenu jusqu'à la crise économique de 1957. Le taux d'activité était beaucoup plus élevé chez les 14-19 ans en 1951 qu'en 1959. Si cela s'explique par la hausse du taux de scolarité, la crise économique y est aussi pour quelque chose. Ce sont les plus jeunes qui en ont davantage écopé, le taux d'activité passant de 44,7 % en 1951, à 37,9 % en 1959. Les jeunes hommes, parce que plus nombreux sur le marché du travail, ont vu leur taux d'activité se dégrader, passant de 55,3 % en 1951, à 43,6 % en 1959. Les 20-24 ans ont été moins affectés passant de 69,3 % en 1951 à 68,1 %, en 1959, ce taux cachant la présence encore beaucoup plus élevée des hommes que des femmes sur le marché du travail : 91,0 % et 46,5 % respectivement en 1959.

Le chômage était à peu près inexistant au début de la décennie (5,1 % en 1953) mais avait de beaucoup progressé après 1957, passant à 9,2 % et 8,2 % en 1958 et 1959, taux plus élevé au Québec que dans l'ensemble du Canada : 7,6 % en 1958 et 6,5 % en 1959. Les analystes expliquent la situation à la fois par l'exode rural, l'automatisation dont la réorientation de certains secteurs industriels comme les dérivés du pétrole et du charbon et les appareils et fournitures électriques et par l'augmentation importante des travailleurs en gestion et en administration par rapport à la main-d'œuvre non qualifiée. Le secteur tertiaire prend ici progressivement sa place et appelle une main-d'œuvre possédant d'autres qualifications dont celles liées à la scolarisation, ce qu'appellent déjà les tenants d'une réforme de l'éducation, en particulier pour le secteur technique et professionnel.



Toute une littérature, qui était auparavant centrée sur les problèmes du milieu rural, est apparue pendant cette période pour dénoncer les disparités sociales observables autour de la question du logement, en particulier à Montréal. Les enfants abandonnés et les mères nécessiteuses ont reçu quelque attention de même que la délinquance juvénile, mais sans rapport avec la proportion des travaux sur ces thèmes au cours des décennies qui suivront. La notion de «classes sociales» apparaît en lien avec la délinquance juvénile dans une thèse de maîtrise à l'Université de Montréal, en 1959 (F. Fontaine). C'est plutôt le lien entre la délinquance et le «danger moral» qui est mis en évidence.

Club féminin Belvédère de hockey, en 1953 (Québec). Le Club Belvédère présente Le Festival Annuel de la Paroisse Sts-Martyrs. Dimanche le 15 février 1953 à 2 heures P.M., 28 p. (Collection Yves Beaugregard).



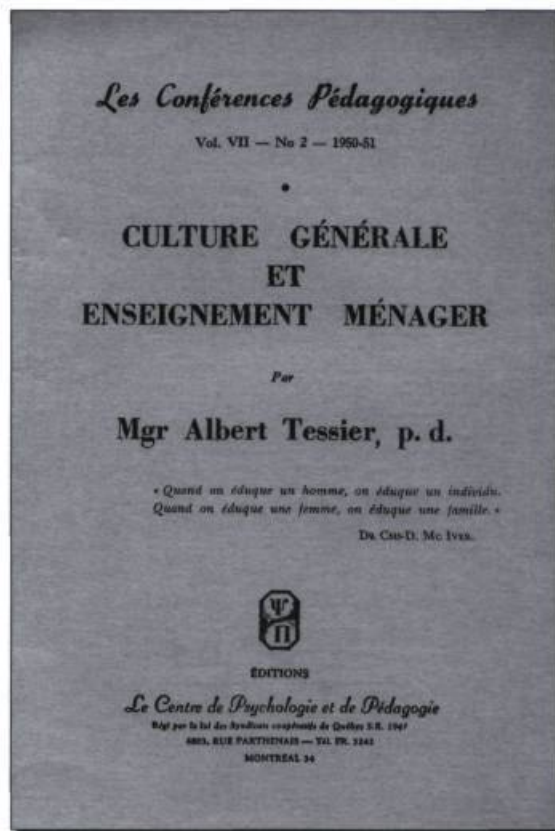
La Famille Plouffe au grand complet. Photo tirée d'un opuscule promotionnel de Player's. (Collection Yves Beaugregard).

DE L'ENGAGEMENT CHRÉTIEN À L'ENGAGEMENT LAÏC

Les mouvements d'Action catholique apparus durant la décennie de 1930, période fertile pour la mobilisation de la jeunesse si on en juge par tous les mouvements, dont *La Re-lève*, qui se sont développés pendant ces années, sont particulièrement actifs au cours de la décennie dont il est ici question. C'est particulièrement le cas de la Jeunesse étudiante catholique présente dans les écoles primaires supérieures, les collèges classiques et les écoles normales et de la Jeunesse ouvrière catholique.

Ces deux mouvements, en attirant l'attention sur le type de présence que le chrétien devait avoir dans le monde, ont contribué à créer bien des organismes de service qui ont amélioré la place des jeunes tant du milieu étudiant qu'ouvrier. Par leur ouverture au réel (par rapport à l'au-delà vers lequel le catholicisme de l'époque orientait ses ouailles), ces mouvements ont contribué à l'organisation de la cité : caisses, coopératives, syndicalisme étudiant et ouvrier, journaux, etc. Ils ont aussi concouru à l'ouverture internationale. Ils se tenaient cependant loin du nationalisme et de la politique jusque dans les années 1960. Ils ont, de la sorte, participé à la laïcisation des milieux. André J. Bélanger dira de la JEC qu'elle a constitué un «visa idéologique» en étant un groupe qui, à l'intérieur du catholicisme, a contribué à la valorisation du monde. On doit à d'anciens jécistes la création de *Cité libre*, en 1950, revue d'idées qui influencera l'orientation de la société vers le projet social-démocrate qui se confirmera par la suite.

Michel Louvain.
Carte postale *Photo-Vedettes*, vers 1957.
(Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*; 2004-5754).



M^{gr} Albert Tessier. *Culture générale et enseignement ménager*.
Montréal, Le Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1950-1951, 32 p.
(Collection Yves Beauregard).

Pax Romana, mouvement d'Action catholique universitaire, connaît, pour sa part, un regain d'activité au début de la décennie lors de son congrès mondial de 1952 à Toronto, Montréal, Ottawa et Québec. Quelques activités montrent la préoccupation de ce mouvement : bien qu'anticommuniste, il s'abreuve à la pensée du jésuite Joseph Ledet qui compare le pacifisme chrétien et le pacifisme communiste. Un projet d'échange d'étudiants avec l'URSS se dessine même en 1952. Tous ces mouvements ont constitué une pépinière de leaders qu'on retrouvera plus tard, soit dans le mouvement étudiant contestataire des années 1960, soit dans les partis politiques, le syndicalisme et autres mouvements qui ont marqué cette décennie.

DE «LA BONNE CHANSON» AU ROCK-AND-ROLL

Les années 1950 ont constitué le creuset des formes populaires de divertissement et de culture des décennies qui suivront. Les arts plastiques s'étaient révélés contestataires à la fin de la décennie précédente, en particulier à travers le *Refus global* (1948). Des films comme *La Petite Aurore, l'enfant martyr*, en 1951, et *Tit-Coq*, en 1952, attireront un public nombreux. Mais, la décennie de 1950 fut surtout celle de la télévision (1952),

de la musique et de la chanson populaires, en particulier durant sa deuxième moitié. Les jeunes s'en délecteront jusqu'à y faire apparaître ce qu'on appellera la «contre-culture» durant la décennie suivante.

La télévision marquera les jeunes de cette décennie au point où certains ont pensé qu'elle détruirait toutes les autres formes de culture, en particulier la lecture, mais aussi le cinéma qui a connu son âge d'or de 1945 à 1953. Plus de 90 % des foyers possédait un téléviseur en 1960. Dès les premières années, ce média a conquis toute la population, mais encore plus la jeunesse. Les émissions «jeunesse» de Radio-Canada restent gravées dans les mémoires : *Pépinot et Capucine*, entre autres. Les téléromans en feront courir plusieurs qui, chez le voisin, qui dans la vitrine du vendeur : *Les Plouffe* et *Le Survenant*. Les plus scolarisés se délecteront de *Point de mire* (1956).

Les auteurs du *Dictionnaire de la musique populaire au Québec, 1955-1992*, Robert Thérien et Isabelle D'Amours, écriront : «Dans la première moitié des années 1950, la situation de la musique populaire québécoise n'est guère reluisante. Nous sommes encore à l'ère du 78 tours» (1992, p. xi). La télévision jouera là aussi un rôle faisant connaître de nouveaux artistes de musique populaire. Le poste sherbrookoise de CHLT-TV fera la promotion d'une très jeune vedette, Michèle Richard, qui y fera ses débuts dans le cadre de l'émission de son père : *Ti-Blanc Richard et ses gais lurons*.

La musique américaine fait son entrée en force au point où, en 1957, le cardinal Paul-Émile Léger intervient pour essayer d'empêcher la venue d'Elvis Presley au Forum de Montréal. Les quotidiens, au lendemain du spectacle de Presley, feront état des pertes de conscience et des crises d'hystérie des fans d'Elvis. Le rock était entré dans les cœurs et les jambes pour y rester.

On sera peut-être surpris d'apprendre que Clémence DesRochers commence sa carrière en 1957, les Bozos en 1959 de même qu'Yvon Deschamps. Jean-Pierre Ferland enregistre quatre chansons en 1958. Marc Gélinas s'illustrera avec *Aide-toi et le ciel t'aidera*. *Quand les hommes vivront d'amour* consacrera la carrière internationale de Raymond Lévesque qui, avec Félix Leclerc, devra faire un détour par Paris avant de se faire reconnaître au pays. C'est au cours des mêmes années que Michel Louvain séduira tant de fans avec son succès *Buenas noches mi amor* (1957). Si tant d'artistes sont encore connus et célèbres aujourd'hui, ils le doivent sans doute en partie à la télévision. Des émissions



les ont mis en vedette comme ce *Café des artistes* que Jacques Normand a animé dès le début de la télévision, en 1952.

■ L'apparition du téléviseur dans l'intérieur domestique québécois marque une véritable révolution (1957). (Collection Yves Beauregard).

CONCLUSION

Les années 1950 ont fourni les nouvelles élites pour opérer le changement culturel dont le Québec avait besoin, son changement économique et industriel étant déjà bien amorcé. Les mouvements de jeunes, les nouveaux domaines d'études, comme les sciences humaines et sociales, les sciences et le génie et le commerce fourniront le contingent de ces nouvelles élites qui remplaceront les élites traditionnelles issues d'autres domaines d'études et secteurs d'activité. Ces années prépareront la social-démocratie qui se mettra en place par la création ou le renouvellement des institutions et les nationalisations qui suivront. Une nouvelle orientation sera donnée au nationalisme et entraînera la jeunesse nombreuse des décennies à venir. De nouveaux rythmes internationaux, une musique populaire locale cristallisera la culture jeune qui deviendra le symbole des mutations qui s'annoncent. Il ne manquait plus que le catalyseur qui allait déclencher la «révolution tranquille», ce qui se produisit le 22 juin 1960! ♦

■ Madeleine Gauthier est professeure à l'INRS Urbanisation, Culture et Société et directrice de l'Observatoire Jeunes et Société.